

La Revue

*Française de
Psychiatrie et de
Psychologie Médicale*

Expression et signe

**Travaux de la Société Française de
Psychopathologie de l'Expression**

N° 11

Pour une étude sur le paradoxe du corps.

G. MORALÈS¹

Résumé :

A partir de ce paradoxe, que le corps origine de mes perceptions est soustrait à sa propre perception, l'auteur tente de démontrer au plus près des textes de Husserl et de Merleau-Ponty, quelles conséquences s'y trouvent impliquées.

En se référant au phénomène spéculaire telle que Lacan l'articule et en s'appuyant sur le paradoxe des objets symétriques chez Kant, l'auteur argumente pour une conception régionale de l'espace.

Une opération s'énonce d'ordre soustractif : mon corps est ce compte en moins dans toute perception, qui ne compte pas pour rien.

Mon corps se constitue dans une mise en forme qui est nouée à l'avènement de la réalité.

Mots clés :

Corps, Phénomène spéculaire, Espace, Réalité, Forme.

Le travail qui va suivre tente de cerner ce qu'il y a de paradoxal à penser le corps. Cet objet, pourrait-on dire, change de nature lorsque nous le pensons comme étant le nôtre. Parler du corps et parler de notre corps, ce n'est pas la même chose. Bien plus, à faire de mon corps un objet de recherche et d'interrogation, j'occulte et c'est le risque en l'hypostasiant ce qui le distingue radicalement de tout autre objet de connaissance, à savoir l'impossibilité où je suis de l'appréhender comme étant là posé devant moi sous mon regard. Le passage du mode personnel au mode impersonnel s'il est un mouvement familier de la pensée, qui nous fait aller du particulier au général, nous aveugle sur cette expérience fondamentale : notre corps échappe toujours à notre perception directe. Ceci est un constat, répertorié pour certains, anodin et sans conséquence pour d'autres. Pourtant le paradoxe est bien là : mon corps, lieu où s'origine l'ensemble de mes perceptions, ne peut se percevoir lui-même. Peu de philosophes se sont intéressés à ce problème, il est cependant lourd de conséquences si l'on reste dans une certaine logique des textes. Il n'y aura donc ici aucune grande généralité mais une lecture attentive ; ce qui s'appelle tout simplement une étude. Mon point d'entame sera certains passages de l'œuvre de Husserl, où le paradoxe du corps est posé de façon claire et ramassée.

Le corps, un objet singulier.

[...], le corps propre apparaît en tant qu'une chose d'un type particulier, de sorte qu'il n'est pas possible de le ranger dans la nature en tant qu'une partie de la nature comme toutes les autres. (Husserl, 1982, p.222).

Cette singularité ici suggérée, Husserl la nomme le point zéro :

Le corps propre possède alors, pour l'ego qui lui appartient, ce trait distinctif, unique en son genre, qu'il porte en soi le point zéro de toute ces orientations. (Husserl, 1982, p.223).

Le point zéro est cet "ici", à distinguer de ce "là-bas", où les objets sont. J'ai toutes les choses en face de moi, elles sont toutes "là" - à l'exception d'une seule précisément de mon corps, ce qui est toujours "ici". (Husserl, 1982, p.224).

For the study of the paradox of the body.

Summary :

Starting with the paradox that the body, which is at the origin of our perceptions, is subtracted from perception itself, the author will attempt to demonstrate the consequences of such a paradox - through a close analysis of the works of Husserl and Merleau-Ponty. These consequences are related to the specular phenomenon as articulated by Lacan. Moreover, thanks to the use of Kant's theory of the paradox of symmetrical objects, the author will argue for a regional conception of space. A subtracting is enunciated : my body is the one that is missing from all perception but it is nevertheless here. My body takes its shape in as much as it is a from which is bound to the advent of reality.

Key words :

Body, Specular Phenomenon, Space - Reality - Form.

Husserl va plus avant, et repère dans ce "toujours ici", une constitution qui semble l'étonner. Car il dit :

Je ne peux voir certaines parties de mon corps que dans un raccourci perceptif tout à fait particulier, et d'autres sont pour moi franchement impossibles à voir (par exemple ma tête). Ce même corps, qui me sert de moyen pour toutes les perceptions me fait obstacle dans la perception de lui-même et il est une chose dont la constitution est étonnamment imparfaite. (Husserl, 1982, p.224).

Cette impossibilité de se percevoir entièrement est scellée dans la constitution du corps propre. Ceci, loin d'être une simple observation, soulève l'étonnement de Husserl, et l'amène à stigmatiser le corps propre comme imparfait dans son élaboration. Nous dirons d'ores et déjà qu'il n'y a là rien d'imparfait. Bien plus, nous devons penser la construction du corps propre, comme demandant le passage obligé par une extériorité pour s'appréhender comme corps entièrement constitué. Si, comme le dit Husserl, il m'est impossible de voir ma tête, j'en ai cependant une image dans le miroir. Il y a dans ce procédé, bien plus qu'un simple artifice, mais un enjeu dont nous devons mesurer par la suite, toute la portée. Pour l'instant ce que nous disons, c'est qu'à taxer d'imparfaite cette impossibilité perceptive, Husserl barre la voie à une interrogation plus avant. Il relègue dans une nature "en défaut" cette particularité de constitution.

Lorsque Merleau - Ponty, à son tour, reprendra en 1945, dans la *Phénoménologie de la perception*, cette problématique, il restera dans la lignée de Husserl, dans la façon d'indiquer la singularité du corps propre. Il écrit :

Ce qui l'empêche, [le corps], d'être jamais un objet, d'être jamais "complètement constitué", c'est qu'il est ce par quoi il y a des objets. Il n'est ni tangible, ni visible dans la mesure où il est ce qui voit et ce qui touche. (Merleau-Ponty, 1945, p.108).

Il n'y a pas d'écho plus parfait dans cette incomplétude constitutive, à ce qui était chez Husserl une constitution étonnamment imparfaite. Nous pensons qu'il y a, dans cette particularité d'appréhension de notre corps, un enjeu qui n'est pas relevé par la phénoménologie. Si toute perception s'origine de ce corps "étonnamment constitué", on

¹ Docteur en philosophie

pourrait se demander, au-delà de ce constat, si ce n'est pas l'avènement même de la réalité qui s'y trouve impliquée ? Ceci est d'autant plus crucial, que la simple perception de ce briquet posé sur ma table de travail relègue - car j'adhère naïvement à ce que je perçois - une interrogation qui mériterait plus d'approfondissement sur le lieu même d'où je perçois : mon corps.

Mon corps est en défaut ! Voilà ce que nous disent ces deux philosophes ; c'est peu, mais énorme tout de même, car guère s'y sont attardés, il faut le leur reconnaître. Seulement bien vite réapparaît, au-delà de ce défaut repéré, mon corps constitué en une unité dans toute perception aussi banale fut-elle. Il y a un "ici" qu'est mon corps percevant un "là-bas", par exemple : ce briquet. C'est une évidence ! Une évidence qui dans une attitude phénoménologique joue un rôle important. Dans la troisième *Méditations Cartésiennes*, Husserl oppose cette évidence à ce que l'on entend communément par avoir conscience de quelque chose : la chose nous est donnée dans la perception non pas comme absolue mais comme contingente. Même si je peux me tromper sur la chose même, si je peux douter d'elle, sans même exclure d'ailleurs la possibilité de sa non-existence, tout cela n'enlève rien au caractère contingent du monde. Husserl écrit :

L'évidence est un mode de conscience d'une distinction particulière. En elle, une chose, un "état de chose", une généralité, une valeur, etc... se présentent eux-mêmes, s'offrent et se donnent en "personne". (Husserl, 1969, p.48).

Ce qui sous-tend cette évidence, c'est la présence du monde à tout instant dans toute perception et ce qui en est le corollaire : l'unité de la conscience :

Si nous prenons pour guide transcendantal le monde objectif et un, il nous renvoie à la synthèse des perceptions objectives qui englobe l'unité de toute notre vie, ainsi qu'à celle des autres intuitions objectives possibles, synthèse en vertu de laquelle le monde est à tout instant présent à la conscience comme unité et peut en devenir l'objet. (Husserl, 1969, p.45).

A l'évidence des choses fait écho une unité de conscience, le moi forme une unité bien liée, (p.32), dit Husserl. Que ce moi-pur dans la réduction phénoménologique n'ait pas de contenu et ne soit pas un contenant, mais une visée de quelque chose, il reste tout de même une unité. Le fait qu'il y ait possibilité de suspendre mon jugement, sans pour autant que mon moi disparaisse, témoigne de mon unité bien liée. L'unité semble être antérieure à toute construction conceptuelle. Cependant, ce moi, pour inclus qu'il soit dans le monde, ne fusionne pas avec lui. Car la réduction phénoménologique demande la possibilité d'un vis-à-vis entre la conscience et l'objet visé. Ce qui se trouve du coup scotomisé, c'est l'aspect faussement unitaire du corps ; cette illusion de former une unité qui ne disparaît pas mais est, au contraire, convoquée dans la réduction phénoménologique. Ceci est flagrant jusque dans le dernier Merleau-Ponty, il écrit dans le *Visible et l'Invisible* :

Mais, de même qu'il ne suffit pas, pour que je voie, que mon regard soit visible pour X, il faut qu'il soit visible pour lui-même, par une sorte de torsion, de retournement ou de phénomène spéculaire, qui est donné du seul fait que je suis né, [...]. (Merleau-ponty, 1988, p.201-202).

On remarque donc que rien ne se joue dans ce paradoxe du corps. Il est exposé comme tel et sa solution se trouve sur le terrain d'une donnée constitutive. Tout de même dans cette dernière citation de Merleau-Ponty, le phénomène spéculaire est pointé comme solution subsidiaire. Ce passage par l'image reflétée demande plus que d'être simplement mentionnée. Il s'agit là d'une expérience particulière que Jacques Lacan a stigmatisée dans son texte : *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique*. L'apport de la psychanalyse va nous permettre de sortir de cette impasse où nous sommes avec Husserl et Merleau - Ponty.

Le phénomène spéculaire.

En 1936, à Marienbad au XIV congrès international de psychanalyse, Lacan fait une communication orale sur le stade du miroir, dont nous n'avons aujourd'hui comme trace que le titre : *The looking - glass phase*. Le texte portant sur le même sujet qui figure dans les *Ecrits*, est la communication au congrès de Zurich de 1949. Cette précision faite, que nous dit ce texte ? A partir d'expériences tirées de la psychologie animale et humaine, sur la perception de sa propre image dans le miroir, lors de la période dite de la petite enfance, avant la maîtrise de la marche, Lacan développe une analyse dans le sens d'une transformation radicale du monde humain. Cette transformation passe par une identification à l'image spéculaire. Cette identification est, pour Lacan, exemplaire. Elle marque les identifications futures qui formeront l'instance du moi. D'où la conclusion qu'en tire Lacan, que le moi se fonde sur l'illusion de l'image :

[...], dans une ligne de fiction, à jamais irréductible pour le seul individu, [...]. (Lacan, 1966, p.94).

Pourquoi parler d'illusion ? Parce que le petit enfant prend cette image qui se reflète comme étant ce qui le représente ; fiction obligée puisqu'il est dans l'impossibilité de percevoir son propre visage sans passer par le phénomène spéculaire :

C'est que la forme totale du corps par quoi le sujet devance dans un mirage la maturation de sa puissance, ne lui est donnée que comme Gestalt, c'est-à-dire dans une extériorité où certes cette forme est-elle plus constituante que constituée, mais où surtout elle lui apparaît dans un relief de stature qui la fige et sous une symétrie qui l'inverse, en opposition à la turbulence de mouvements dont il s'éprouve l'animer. (Lacan, 1966, p.94-95).

Deux termes ici importants, celui d'extériorité et de symétrie. Le premier indique que le corps et le sentiment d'unité du corps - l' "ici" du corps - se constituent à partir d'un "là-bas", lieu où se reflète l'image. Pour dire cela plus fortement, c'est une extériorité qui fonde une intériorité. Le deuxième terme, symétrie, insiste sur l'aspect fictionnel de cette expérience : la droite et la gauche se trouvent inversées, et non le haut et le bas*. Cette expérience du miroir ouvre une spatialisation du monde, c'est-à-dire une régionalisation de l'espace, qui donne au sujet une réalité, dans cette mise en image du corps propre. Du coup, rien n'est plus important que ce phénomène spéculaire, puisqu'il permet l'existence des choses en tant que telle : *La fonction du stade du miroir s'avère pour nous dès lors comme un cas particulier de la fonction de l'imaginaire, qui est d'établir une relation de l'organisme à sa réalité - ou, comme on dit, de l'Innenwelt à l'Umwelt. (Lacan, 1966, p.96).*

L'existence de l'espace est en lien avec le fait que je m'attribue un corps, via le phénomène spéculaire, et ceci dans une même temporalité. Il n'y a pas l'espace puis mon corps, mais une corporéification, (une mise en corps), qui est subordonnée à cette appropriation de l'image et qui fait de l'espace, ce qui est extérieur à mon corps. Nous sommes là avec ce texte de Lacan, dans la description d'un moment originaire qui ouvre à un " il y a". Il y a moi et il y a le monde.

Il ne faudrait pas considérer ce stade du miroir comme un stade, au sens où l'entendent les psychologues**. Il n'y a pas de psychogenèse chez Lacan ; il s'en est suffisamment démarqué, et a combattu toute réduction psychologique de la psychanalyse. Non, il faut prendre le stade du miroir tel qu'il se présente dans le texte, comme tout à fait exemplaire et jouant le rôle d'un paradigme à partir duquel un ensemble de déclinaisons est possible. Le stade du miroir nous l'entendons plutôt comme une fonction où le spéculaire, compris comme ce qui renvoie une image à un corps en mouvement, fait advenir une unité corporelle délimitée en une forme et repérée

* Lire à ce propos la réflexion intelligente de R. Caillois sur la Dissymétrie, p.197 à 273, in *Cohérences aventureuses*, Paris, Gallimard, 1973.

** " Comment en concevoir la genèse psychologique, [de l'homme] ? C'est à la position d'un tel problème que répond ma construction dite " du stade du miroir " - ou comme il vaudrait mieux dire de la phase du miroir". J. Lacan, *Propos sur la causalité psychique*, 1946, in les *Ecrits*, op.cit., p.184.

comme telle. A partir de ce moment une coexistence est fondée : celle du corps et celle de la spatialisation du monde. C'est l'avènement de la réalité. Quelque chose advient et semblera par la suite être toujours là. A dire les choses ainsi, on comprend mieux pourquoi dans une réflexion à rebours, comme celle de Husserl et de Merleau-Ponty, la remise en cause de l'existence de la réalité et du corps propre peut laisser dans l'oubli ce moment inaugural. Nous ne parlons pas d'une remise en cause sceptique, mais radicale : il n'y a rien. Ni corps, ni espace, ni objet perçu dans une extériorité, pour la raison que rien n'est délimité. La prise en compte du phénomène spéculaire est cruciale pour saisir ce moment inaugural. Que ce moment soit ensuite oublié, ou enfoui pour un sujet donné, et qu'il faille justement des cas où le sujet soit défaillant pour mettre à jour ce moment constitutif, nous entraîne d'autant plus à insister sur l'importance du spéculaire tel que le révèle Lacan.

Faisons le point. Nous sommes partis d'un paradoxe : l'incapacité où nous sommes à percevoir notre corps. A réfléchir sur notre corps et non pas sur le corps, s'opère un déplacement qui met à jour un défaut de constitution. Ce constat de Husserl et de Merleau-Ponty scotomise ce qui nous paraît être un enjeu de taille : l'avènement de la réalité. Mais cette compossibilité doit être questionnée, puisqu'elle possède en son principe un second paradoxe, introduit par le phénomène spéculaire. Ce paradoxe se formule de la manière suivante : deux objets peuvent être à la fois identiques en tous points, mais cependant différents. C'est Kant qui accorda à la manifestation de ce phénomène un autre intérêt que celui d'une simple curiosité de l'esprit.

Le paradoxe des objets symétriques.

On sait l'importance du rôle qu'a joué dans la philosophie de Kant ce qu'on appelle le paradoxe des objets symétriques. La différence d'orientation des figures symétriques par rapport à un plan dans l'espace ordinaire est apparue à Kant comme une intuition sensible, irréductible à toute détermination conceptuelle, et cette intervention nécessaire de la sensibilité dans la connaissance de la gauche et de la droite est à l'origine de la distinction kantienne entre la sensibilité et l'entendement. La spécificité du sensible se marque donc par l'incongruence de figures symétriques et c'est véritablement un objet d'admiration que Kant ait, dès 1770, caractérisé le sensible par une propriété que la science contemporaine a trouvée au centre de toutes les recherches sur la structure des phénomènes.

Cette citation d'Albert Lautman, indique l'importance de la différenciation droite gauche ; c'est à partir d'un axe de symétrie vertical que cette différenciation s'opère et loin d'être un phénomène anodin, elle représente ni plus ni moins une spécificité du sensible chez Kant.

En effet, dans les années qui précèdent la parution de la *Critique de la raison pure*, Kant réfléchit sur la notion d'espace à partir de l'expérience que nous en avons. En 1768, il publie : *Du premier fondement de la différence des régions de l'espace* ; et c'est dans cet article qu'apparaît le paradoxe des objets symétriques. Il fait référence à ces objets pour soutenir une conception d'un espace réel, irréductible à toute définition uniquement rationnelle. Deux objets peuvent être identiques mais non superposables* :

J'appelle corps non congruent à un autre, un corps qui est tout à fait égal et semblable à celui-ci, sans toutefois pouvoir être enfermé dans les mêmes limites. (Kant, 1980, p.608)

Ceci est pour Kant la preuve de la réalité de l'espace, et de sa régionalisation. C'est donc loin d'être une simple curiosité et Lautman fort justement insiste sur cet aspect de l'approche kantienne. Cette insistance d'ailleurs, est à l'œuvre dans les textes mêmes de Kant, puisque nous avons repéré trois occurrences au

paradoxe des objets symétriques. Outre celle de 1768 que nous venons de faire, dans la dissertation de 1770 : *De la forme et des principes du monde sensible et du monde intelligible*, lorsque Kant conceptualise l'espace comme une intuition pure, il évoque le paradoxe des objets symétriques pour démontrer à l'aide d'une preuve de fait, la régionalisation de l'espace. Il écrit :

Les choses qui, dans un espace donné, sont situées en un sens, et celles qui sont situées en un sens opposé, présentent une différence qui ne peut être définie discursivement, ou ramenée à des critères intellectuels, et cela quelle que soit la pénétration de notre esprit ; ainsi, entre des solides parfaitement semblables et égaux, mais non superposables, comme, par exemple, la main gauche et la main droite (dans la mesure où on les considère seulement selon l'extension), ou encore entre les triangles sphériques de deux hémisphères opposés, il y a une différence telle qu'il est impossible de faire coïncider leurs limites ; et pourtant, si l'on s'en tient à tout ce qui est formulable selon les critères que le discours rend intelligibles à l'esprit, ces figures semblent pouvoir être substituées l'une à l'autre ; il est clair, par conséquent, que la différence en question, à savoir l'impossibilité de coïncider, ne peut être caractérisée que si l'on fait appel à quelque intuition pure. (Kant, 1980, p.653)

Kant reviendra sur ce point en 1783 dans *Prolégomènes à toute Métaphysique future qui pourra se présenter comme science*. Dans ce texte, le paradoxe des objets symétriques participe du même enjeu dans l'argumentation kantienne. Seulement sa présentation est plus élaborée. Deux triangles égaux tracés sur deux hémisphères opposés ne peuvent se mettre l'un à la place de l'autre, :

[...], il y a donc ici une différence interne des deux triangles qu'aucun entendement ne peut indiquer comme intrinsèque, et qui ne se manifeste que par la relation extérieure dans l'espace. (Kant, 1985, p.54)

Une autre particularité de ce texte de 1783 est l'évocation du phénomène spéculaire à propos de la droite et de la gauche :

Que peut-il y avoir de plus semblable, de plus égal en tout point, à ma main ou à mon oreille, que leur image dans le miroir ? Et pourtant je ne puis substituer à son modèle la main telle qu'elle est vue dans le miroir ; car si c'était une main droite, l'autre dans le miroir est une main gauche, et l'image de l'oreille droite est une oreille gauche qui ne peut jamais davantage tenir la place de l'autre. Or il n'y a là aucune différence interne que quelque entendement pourrait simplement penser. (Kant, 1985, p.55)

On constate donc que dans cette dernière présentation des objets symétriques se trouve précisée la référence explicite au miroir. Il peut exister deux objets identiques, égaux, c'est-à-dire caractérisés par les mêmes invariants et être cependant différents, autrement dit non-superposables. C'est ce que désigne exactement le terme d'incongruence que nous avons rencontré plus haut dans la citation de Lautman. L'exemple que cite Kant dans *les Prolégomènes...*, les deux gants d'une paire, identiques mais différents, trouveront à être présentés en miroir l'un par rapport à l'autre, une correspondance point par point qui les rendra superposables.

Toutefois, n'oublions pas que le passage par le miroir inverse l'objet suivant un axe de symétrie vertical : droite/gauche et non médian haut/bas. Il s'agit là du problème de l'orientabilité d'une figure, que le miroir rend manifeste. Cette orientation est une des fonctions du miroir, il inverse l'objet reflété suivant un axe vertical droite/gauche. Ceci est d'autant moins évident lorsque l'objet reflété possède un axe de symétrie interne vertical, car nous avons alors une image dans le miroir en apparence identique : l'exemple générique est la sphère. En tout état de cause, le phénomène spéculaire nous oblige à tenir compte de l'orientation droite/gauche dans cette distanciation nécessaire entre l'objet et son image. C'est là l'ouverture du champ des existences, ou pour dire les choses de manière plus abrupte : l'avènement de la réalité. Mais, et c'est ici que se ressaisit tout l'enjeu de nos propos, car de cette réalité advenue, un objet se trouve soustrait à ce déploiement visible des existences - notre corps.

* Citation tirée de 1768 et faite par F. Alquié.

Conclusion.

A partir de ce fait : l'appréhension perceptive incomplète de mon corps, nous avons mis en relief comment ce fait devient un paradoxe lorsque Husserl et Merleau-Ponty décrivent le corps comme origine de la perception. Ce paradoxe, qui d'une certaine manière contient en lui-même une opération de soustraction puisque mon corps est soustrait à ma perception directe, loin de rester un constat devient chez Lacan, à travers le phénomène spéculaire, un moment constitutif du moi. Ce qui nous a surtout retenu dans *Le stade du miroir...*, c'est la fonction de la limite, de la frontière, entre l'intérieur et l'extérieur, entre le corps et ce qui n'est pas lui. Tout ceci passant par le trait de la forme. Quelque chose se noue entre mon corps et la réalité, avant tout jugement sur la réalité, et dont le lien est à concevoir si l'on suit Kant et un second paradoxe par nous évoqué, celui des objets symétriques, comme la démonstration de la régionalisation de l'espace. Aucune perception n'est naïve et est sous-tendue par une opération qui fait de mon corps ce compte pour un, en moins, qui n'est pas un compte pour rien ■

REFERENCES

- HUSSERL E. (1982). *Idées Directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*. Livre second. *Recherches phénoménologiques pour la constitution*. Paris : Puf.
- HUSSERL E. (1969). *Méditations cartésiennes*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- KANT E. (1980). *Oeuvres philosophiques*. Paris : Gallimard, 1 ; 629-678.
- KANT E. (1985). *Oeuvres philosophiques*. Paris : Gallimard, 2 .
- LACAN J. (1966). *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique*. In, *les Ecrits*. Paris : Seuil ; 93-100
- LAUTMANN A. (1986). *Symétrie et dissymétrie en mathématiques et en physique*. In *Les grands courants de la pensée mathématiques*. Paris : Rivages Cahiers du Sud ; 54-65.
- MERLEAU - PONTY M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- MERLEAU - PONTY M. (1988). *Le visible et l'invisible*. Paris : Gallimard Tel.

Politique de la psychanalyse face à la dictature et à la torture.

N'en parlez à personne...

Helena BESSERMAN VIANNA.

Paris : L'Harmattan. 150F. 300 pages.

Médecin et psychanalyste, didacticienne de la Société Brésilienne de Psychanalyse de Rio de Janeiro, membre de la Société Internationale d'Histoire de la Psychiatrie et de la Psychanalyse, l'auteur nous rapporte avec force une bien dramatique histoire mettant en scène le trio "politique - armée - psychanalyse" sous la bannière du pouvoir et de l'opportunisme. Initialement paru au Brésil en 1994 sous le titre de "No conte a ninguém" (Ne racontez à personne), cet ouvrage dépeint la puissance de l'institution psychanalytique quand il s'agit, semble-t-il, de se frotter à des erreurs et/ou des manquements éthiques.

Plutôt qu'un long détour, prenons connaissance du contenu de la quatrième page de couverture. "Nous sommes en pleine dictature militaire au Brésil. Le journal clandestin de la Résistance, *Voz Operaria*, publie la nouvelle selon laquelle un analyste en formation dans l'une des deux sociétés de Rio fait partie d'une équipe de torture. Il est nommé, ainsi que son analyste. Cette information est transmise accompagnée d'une note manuscrite à la revue argentine *Cuestionamos* que dirige la très sérieuse psychanalyste, Marie Langer, qui, après avoir résisté au national-socialisme, a quitté l'Allemagne pour se réfugier en Argentine et n'a cessé depuis de s'opposer courageusement aux dictatures. Par *Cuestionamos*, la nouvelle circule à travers le monde psychanalytique et la Présidente de la Société Psychanalytique de Paris en 1973 en informe le Président de la Confédération Psychanalytique d'Amérique latine (COPAL) et, comme d'autres collègues le feront, le

Président de l'Association Psychanalytique Internationale (IPA) qui est un Français. Officiellement tous tombent d'accord, à la suite du Président de la Société Psychanalytique de Rio de Janeiro, pour qualifier cette information de rumeur, pour dire qu'on cherche encore une fois à nuire à la psychanalyse et pour affirmer "solennellement" que le médecin en formation analytique dont le nom est mentionné fait l'objet d'une calomnie. Ladite société s'emploiera dès lors à rechercher, non pas l'origine de cette "calomnie", mais la personne qui a pu s'en faire le messenger. La note manuscrite qui a transmis l'information sera comparée par un graphologue aux inscriptions faites à un congrès et le rapport de l'expert appelé par le Conseil de la Société de Rio - un officiel du régime en place - conclura qu'il s'agit en toutes probabilités de l'auteur du présent livre. Dès lors, Helena Besserman Vianna, membre de l'autre Société de Rio affiliée à l'IPA, sera désignée comme "calomniatrice" par les Conseils des deux Sociétés de Rio, soumise aux pires intimidations, exposée à la vengeance des militaires. Elle échappera, souvent de justesse, à l'exécution de nombreuses menaces. Le 11 août 1996, à Londres, le Conseil Exécutif de l'IPA rend son verdict dans cette affaire".

Si l'auteur cite des noms, rappelle des faits, brave des interdits dogmatiques, elle produit aussi des pièces qui surprendront peut-être... Polémique pour les uns, contestable pour les autres, ou encore garde fou salvateur pour le fonctionnement des organisations psychanalytiques d'aujourd'hui et de demain, cet ouvrage vaut bien plus qu'un simple détour.

Saluons enfin l'engagement raisonné et écrit de Jean Nadal, directeur de la collection "Psychanalyse et civilisations", qui accueille ce devoir de mémoire.

Jean Luc SUDRES.

L'enseignement de l'Ecole Française de Sexologie débutera

le 4 novembre 1997 et sera consacré cette année à : L'HOMME ET LA SEXUALITE

- Mardi 4 novembre 1997 : l'adolescent et la sexualité
- Mardi 25 novembre 1997 : inceste et sexualité masculine
- Mardi 16 décembre 1997 : l'homosexualité masculine

Toutes ces manifestations auront lieu au C.A.T.T.P. (Centre d'Activités Thérapeutiques à Temps Partiel) -

Espace Clauzel - 5, rue Clauzel - 75009 PARIS (métro St Georges)

Renseignement : EFS - Claire Gelmun - Barroux - 3, rue Copernic - 75116 Paris

Tél. : 01.47.27.97.67 - Fax : 01.47.04.40.57